

# Rapport sur moi : cru et drôle

A retenir, l'étonnant premier roman de Grégoire Bouillier

**Marie-Laure Delorme**

IL LUI ARRIVE fréquemment, à l'âge de 11 ans, de verser du dissolvant sur ses mains et de les embraser avec une allumette. Ses mains en feu ressemblent alors à des signaux de détresse. *Rapport sur moi*, composé d'une succession de courts paragraphes, possède un ton particulier. Rien n'est surjoué. Les situations les plus extravagantes sont décrites avec une rare distance. Les mots sont à eux-mêmes leurs propres ennemis. Ils avancent en rangs serrés les uns contre les autres. Les phrases, comme naufragées d'un désastre, possèdent une réelle force. Il y a ici de la méchanceté, de la survie, de la drôlerie. Beaucoup de violence. Grégoire Bouillier, prix de Flore 2002, a écrit un premier roman autobiographique. Il réussit, par un

mélange de scènes ordinaires et de scènes improbables, à déplacer la norme. On y croit. Le passage où le frère du narrateur lui apprend dans une même phrase qu'il a le sida et qu'il en est soulagé, pourrait donner le coup d'envoi au livre.

C'est une vraie vie. Le narrateur contracte des staphylocoques dorés et reste en quarantaine une semaine (âge : 4 ans), regarde sa mère enjamber la fenêtre pour se jeter dans le vide (âge : 7 ans), scalpe son meilleur ami et admire sa mère nue dans la salle de bains (âge : 9 ans), assiste à la première partie fine de ses parents (âge : 11 ans), embrasse sa propre mère sur la bouche dans la cour de l'immeuble (âge : 17 ans). C'est soit trop tôt, soit trop tard, mais ça ne va pas vraiment. La suite est dans la même veine. Car, devenu adulte, il erre dans les rues de Paris

en entendant des voix ou se retrouve poursuivi par un groupe d'hommes sur les routes défoncées du Mexique. Sa désastreuse cohabitation avec Laurence, assimilée à une résurgence des staphylocoques dorés de son enfance, s'avère un morceau d'anthologie. C'est à la fois drôle et cruel.

Un petit miracle de style. Le tout, qui devrait être scabreux, vulgaire, incroyable, vibre d'intelligence. Le livre est écrit sous le signe de la disparition. Le bonheur claque la porte pour ne plus jamais réapparaître. Scène où le narrateur croit qu'il va être sauvé par un psychiatre se rendant au chevet de sa mère avant que celui-ci ne reparte sans un mot pour lui. Mais son regard sur la vie reste le même. Décalé et étonné. Réellement heureux (« heureux » est le premier et le dernier mot du livre)

de survivre à tant de catastrophes. Les différents épisodes de son existence se tiennent rageusement la main. « Oui, quelque chose a été déréglé, j'ignore quoi, mais j'ai l'intuition que je n'ai pas fini d'entendre parler. A moi-même je me fais alors la réflexion que je suis mal barré dans l'existence. Il va falloir que je m'accroche. Que je me durcisse tout au fond, sous des dehors souriants pour qu'on me laisse tranquille. »

Grégoire Bouillier, né en 1960, n'a pas écrit un livre fourre-tout. Il n'y a ici rien de générationnel ni d'universel. On ne lit pas son texte comme on s'admire dans un miroir. Et c'est ce qui fait la force de *Rapport sur moi* : son extrême singularité.

*Rapport sur moi*, de Grégoire Bouillier, Allia, 160 pages, 6,10 €.